Carnet Carnavalesque.

Dates des bals de la saison :

Amphictyons, 8 janvier.
Consus, 10 janvier.
Equipe de Nerée, 13 janvier.
Falstafflans, 22 janvier.
Mithras, 27 janvier.
Momus, 6 février.
Protée, 10 février.
Rex, 11 février.
Comus, 11 février.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 7 janvier — Indications pour la Louisiane— Temps — beau mercredi et jeudi ; vents du sud à est sur la côte.

LE 8 JANVIER.

Il y a aujourd'hui 87 ans, il s'est passé ici, près de la Nouvelle-Orléans, le plus glorieux fait d'armes que les Etats-Unis aient à enregistrer dans leur histoire. Les Anglais, chassés de leurs colonies, revenaient sans cesse à la charge pour les reconquérir. Repoussés sur les côtes de l'Atlantique, ils essayaient de s'emparer du pays par la voie du Sud. C'est la Louisiane qui a eu l'honneur de les jeter à la mer. La Louisiane, la dernière entrée, à cette époque dans l'Union, a payé ainsi vaillamment sa bienvenue dans la grande et jeune république. C'est là un anniversaire glorieux entre tous. La bataille de Chalmette ferme ainsi brillamment, en 1815, l'incomparable série des victoires de la révolution américaine; elle clôt l'ère des invasions de l'étranger.

A partir de cette époque, les Etats-Unis agrandis, ont pu jouir paisiblement de leurs libertés politiques et se sont contentés des conquêtes pacifiques de l'immigration.

En admettant chez eux au même titre les populations de toutes les origines, de toutes les races, de toutes les religions et de tous les langages, ils sont parvenus à résoudre pratiquement le plus redoutable de tous les problèmes : la fusion du cosmopolitisme et de l'idée de patrie.

Tout ce travail, à la fois politique et humanitaire, s'est accompli en quelques années, d'une façon pacifique, sans coup férir, grâce aux admirables institutions dont nous avaient dotés les pères de notre République.

Soyons donc fiers de ces institutions auxquelles nous sommes redevables de bienfaits, de tant de gloire. Respectons-les, honorons-les, aimons-les, n'épargnons rien pour les faire aimer et pratiquer par ceux qui sont entrés, après nous, dans l'Union, et qui, guidés par nous, contribueront puissamment, à leur tour, à assurer la grandeur et l'harmonie de notre noble pays.

C'est notre devoir de le faire, nous dont les pères ont avec un héroïsme qui n'a jamais été surpassé et qui ne sera peut-être jamais égalé dans l'avenir, aidé si glorieusement nos aînés du Nord à consolider ces institutions sur cette noble terre d'Amérique.

Fêtons donc cordialement et patriotiquement cet incomparable anniversaire et n'oubbions jamais qu'au point de vue du vrai patriotisme, rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Le capitaine Hobson

Deux traits particuliers caractérisent un peuple qui, ayant toute la verdeur, toute l'énergie féconde de la jeunesse, est appelé à un grand avenir : le culte plus ou moins profond qu'il professe pour les gloires et les grandeurs du passé et l'enthousiasme qu'excitent en lui les actions d'éclat de ses héros et les brillantes découvertes de ses hommes de génie dans le présent. C'est sur cette double mesure que vous pouvez exactement déterminer son degré de puissance et d'expansion dans l'avenir. Or, ce sont là précisément les deux qualités qui se manifestent de la façon la plus éclatante chez l'Américain.

Il se permettra de critiquer les hommes d'Etat, les hommes de plume, les hommes d'épée de son temps, mais touchez aux ancêtres, aux gloires d'antan, vous pouvez être sûr qu'il vous combattra et prendra énergiquement leur défense. Ne cherchez pas à ternir une action d'éclat chez aucun de ses contemporains, il se lèvera immédiatement et protestera avec indignation. C'est donc sans étonnement que, à l'annonce du passage parmi nous d'un héroïque marin, qui s'est illustré par un étonnant acte de bravoure pendant la campagne de Santiago, le capitaine Richmond Pearson Hobson, nous avons vu presque toute la population intelligente et patriote de notre ville se lever et aller à sa rencontre pour lui faire fête. Non pas parce qu'il peut compter parmi nous quelques parents et quelques amis, mais parce que, à titre de héros, il méritait d'être salué par ses concitoyens.

Et ne nous imaginons pas que M. Hobson est un poseur, un homme infatué de ce qu'il a fait. Il est la modestie et la simplicité mêmes, au contraire. Son acte, il l'a accompli simplement, sans effort; c'était conforme à sa nature. Il a obéi à une impulsion instinctive, et il semble parfois étonné des admirations dont il est l'objet. Toutes les natures héroïques sont faites ainsi. Il n'y a guères qu'elles qui ne s'admirent pas; il leur semble que ce qu'elles ont accompli, elles ne pouvaient pas ne pas l'accomplir.

Ce qui nous étonne le plus en lui, c'est qu'il n'occupe pas ses interlocuteurs de faits d'armes, de prouesses maritimes. Il vient de faire à l'Université Tulane une conférence fort intéressante. Sur quoi a-t-elle roulé ? Sur des renseignements statistiques. Il connait à fond toute l'histoire industrielle, commerciale et financière de l'Union; il en sait toutes les ressources naturelles et manufacturières, et c'est parce qu'il est orné de toutes ces connaissances qu'il a foi en son pays et qu'il lui est dévoué, même au péril de sa vie.

On va souvent chercher bien loin la source de l'héroïsme; il découle tout entier dans la foi du héros dans la justice de la cause qu'il défend et dans la grandeur du pays pour lequel il se bat ou travaille. Cultivons, nourrissons, réchauffons sans cesse en nous la foi, l'admiration pour le pays natal, et l'avenir de l'Union est à jamais assuré.

LES CYCLISTES.

New-York était jusqu'à présent la ville du monde la plus abondamment pourvue de moyens de communication. Des tramways électriques, lancés à toute vitesse et se suivant sans intervalle, parcouraient déjà toutes ses rues, quand Paris se contentait encore d'omnibus; des chemins de fer aériens passaient au dessus des piétons dans toutes les avenues; il semblait qu'après l'achèvement du nouveau Métropolitain qui se construit en ce moment sous terre dans toute la longueur de Manhattan, les New-Yorkais n'auraient plus rien à souhaiter. Cependant, ils se plaignent. Ils disent qu'on s'est occupé de tout le monde excepté des cyclistes, et ils réclament à leur usage une piste aérienne. Le "Magasin pittoresque" nous apprend qu'en ceci deux villes américaines ont devancé New York. Pasadena et Los-Angeles, qui comptent à elles deux plus de cinquante mille cyclistes, sont reliées par une route de quatorze kilomètres, toujours encombrées de piétons, de voitures et de tramways. Elles ont eu l'ingénieuse idée de la débarrasser au moins des bicyclettes qui ajoutaient encore à la difficulté de la circulation. Comme la route franchissait une vallée assez profonde, on a cru leur être agréable en construisant pour eux une piste de plain-pied. Elle s'élève, sur des fermes métalliques, à une hauteur qui varie de deux à seize mètres. Elle a cinq mètres de large. Au milieu de sa longueur, on rencontre un casino avec restaurant, café et salles de jeux. Des kiosques, édifiés de distance en distance, sont des postes de secours où l'on trouve des pompes et des pièces de rechange. La piste est éclairée la nuit par des lampes électriques. Enfin, un garde-fou de hauteur suffisante protège respectivement contre les dangers de chute les "pédards" de la piste et les piétons de la route. Et il n'en coûte pas plus de 75 centimes pour avoir droit à tous les agréments de ce cyclisme aérien.

LE ROI D'ANGLETERRE —EN— FRANCE.

On sait que le Roi d'Angleterre se propose d'aller passer quinze jours à Cannes, dans le château de Thorenc, mis à sa disposition par son propriétaire lord Rendel.

Lord Rendel est le président du Conseil d'administration de la maison Armstrong. On évalue sa fortune à 200 millions environ. Il habite en Angleterre, dans le superbe château d'Hotchlands, à Guildford. Tous les ans, il vient passer cinq mois à Cannes, au château Thorenc, où il reçoit tous les grands personnages de passage ou en résidence sur la Côte d'Azur. Edourd VII, quand il était prince de Galles, n'a jamais manqué d'y déjeuner plusieurs fois pendant son séjour. Lord Rendel fait beaucoup de bien autour de lui, s'intéresse à toutes les œuvres de bienfaisance et est très aimé à Cannes et au Cannet.

Le château de Thorenc est le plus beau domaine de toute la Côte d'Azur.

49 hectares clos de murs. Les chemins et allées du parc représentent, si on les mettait bout à bout, 15 kilomètres au moins.

L'entretien des allées est à lui seul un travail inouï: il ne doit pas y avoir une feuille, ni une allumette, ni même une trace de pas.

Comme le parc est sur un flanc de colline, et par conséquent en pente, lady Rendel s'y promène dans une petite charrette traînée par deux ânes. Des hommes suivent à distance, pour ratisser immédiatement les chemins parcourus par le véhicule.

Dans le parc, se trouve une collection unique de toutes les plantes des pays exotiques. Toutes les corbeilles ne doivent contenir que des plantes en fleurs. Dès que les fleurs sont sur le point de se faner, on change la corbeille pendant la nuit et on y met des plantes prêtes à fleurir, tenues en réserve dans d'immenses serres.

Il y a vingt personnes consacrées à l'entretien du parc, dirigées par un maître jardinier de grand talent, M. Troncy, chevalier du Mérite agricole.

Des diverses parties du parc on découvre une vue splendide— surtout au sommet de la propriété qui confine au point de vue célèbre du "Grand Pin", à propos duquel Mme Adam a écrit son volume intitulé "Autour du Grand Pin". Cet endroit, but de promenade de tous les étrangers, appartient à M. Gavarry, père du ministre plénipotentiaire bien connu.

Tout ce coin de Cannes, qui confine au Cannet, est particulièrement beau. Malheureusement, il est complètement abandonné par la municipalité de Cannes, qui consacre toutes les ressources de son budget à construire un casino inutile.

Toutes les routes de ce joli coin sont entretenues par lord Rendel, M. Gavarry et la "Foncière lyonnaise". On espère que si le roi Edouard VII vient au château de Thorenc la municipalité voudra bien, en son honneur, remettre en état la route qui monte au Grand Pin, où Sa Majesté ne manquera pas d'aller pour apercevoir les monts de l'Esterel, les îles Sainte-Marguerite, les Basses Alpes, les Alpes Maritimes couvertes de neige, et la Côte d'Azur jusqu'à l'Italie.

Au portrait de lord Rendel, il convient d'ajouter que c'était l'ami intime de Gladstone qui venait tous les ans passer un mois au château de Torenc. C'est un libéral très ami de la France.

Sa fille a épousé Herbert Gladstone.

Il serait à souhaiter, pour les rapports entre la France et l'Angleterre, qu'il y eût beaucoup d'Anglais comme lord Rendel !

Un lauréat du prix Nobel : M. HENRY DUNANT.

Nombre de braves gens ont été fort étonnés de voir figurer parmi les lauréats du prix Nobel le nom de M. Henry Dunant. Les uns, les plus jeunes, se sont demandés avec angoisse qui donc était ce noble inconnu. Les autres, pour mieux renseignés qu'ils étaient, n'en ont pas moins ressenti une vive surprise: "Dunant, le fondateur de la "Croix Rouge", mais nous le croyions mort depuis longtemps !"

Non, le philosophe génevois Henry Dunant, l'auteur de la célèbre brochure intitulée "le Souvenir de Solférino", point de départ de "la Convention de Genève", Henry Dunant n'est pas mort. Mais la vie jusqu'ici lui avait été cruelle. Cet homme, doué d'un si merveilleux sens pratique quand il s'agissait de travailler au soulagement des autres, manquait de la plus élémentaire prudence dans la gestion de ses affaires propres. Il perdit toute sa fortune dans des entreprises malheureuses et, découragé, malade et pauvre, se retira enfin dans l'asile de Heiden (canton d'Appenzell) pour y finir ses jours, c'est là, sans doute, que la bonne nouvelle de sa participation au prix Nobel lui est parvenue. M. Dunant est assuré désormais de ne manquer de rien pendant les jours qui lui restent à vivre.

Les "Souvenirs" du fondateur de la Croix Rouge ont été publiés, il y a quelques années, en langue allemande.

Il est intéressant d'observer avec quelle ténacité M. Dunant poursuivit la réalisation de son dessein. Comprenant qu'il n'obtiendrait rien que par son intervention personnelle auprès des souverains d'Europe, il entreprit une véritable tournée dans les cours et les chancelleries. Mais par où commencer ? C'est Paris, se dit-il, qui consacre les principes nouveaux." C'est donc à Paris qu'il vint prêcher tout d'abord la croisade.

Il y trouva le terrain assez bien préparé. Le "Souvenir de Solférino" avait favorablement disposé les esprits. C'est le "Journal des Débats" qui, le premier, dans la presse parisienne, exposa et recommanda l'œuvre de M. Dunant par un article signé Saint-Marc Girardin. La société parisienne presque tout entière, suivit le mouvement. Mme de Gasparin, M. Firmin Marbeau comptèrent parmi les partisans les plus zélés de M. Dunant. De ce nombre fut aussi Mme de Staël, belle-sœur du duc de Broglie. Dès le lendemain de la publication du "Souvenir," Mme de Staël faisait confectionner tout un lot de brassards de la Croix-Rouge et les exposait dans son salon, bien en vue. Aux visiteurs qui s'enquéraient de l'origine de ces insignes, Mme de Staël donnait les explications demandées et plaidait chaleureusement la cause de l'Œuvre de secours aux blessés en temps de guerre.

Ernest Renan, Guizot, Royer-Collard, Ferdinand de Lesseps envoyèrent à M. Dunant des adhésions retentissantes et enthousiastes. Par contre, M. Elisée Reclus répondit à son appel par cette phrase lapidaire qui mérite de passer à la postérité : "Que diraient mes amis en trouvant mon nom sur une liste où figurent tant de ducs et de marquis ?"

En dépit de l'abstention de M. Reclus, une conférence internationale se réunissait à Genève, le 26 octobre 1863. Les décisions prises furent sanctionnées l'année suivante par un Congrès diplomatique tenu dans la même ville.

On imagine la joie de M. Dunant assistant au triomphe de son projet. Il est douteux qu'il ait éprouvé dernièrement une satisfaction plus grande, en voyant la fortune lui tomber du ciel.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

Succes complet, succès retentissant, avons-nous déjà dit après la première de "If I Were King" au Tulane. Il l'est, en effet, au premier chef et nous pouvons ajouter qu'il est autant un succès d'acteurs que d'auteur, car M. Sothern et Miss Cecilia Loftus ont presqu'autant contribué à la réussite que M. McCarthy. On ne saurait, en cette circonstance, envoyer trop d'éloges au poète et à ses habiles interprètes, et nous concevons l'immense succès que l'œuvre a remporté dans le Nord avant d'arriver jusqu'à nous.

M. Sothern est un véritable artiste ; il a fait une profonde étude du personnage qu'il avait à représenter avant de le produire en scène, et ses efforts ont été amplement récompensés. La semaine de "If I Were King" sera peut-être la plus fructueuse de la saison.

THEATRE DE L'OPERA.

Le Trouvère—Ses interprètes

La foule a retrouvé le chemin de l'Opéra ; pour elle, il est à souhaiter qu'elle ne l'oublie plus jusqu'après les jours gras.

Jusqu'à l'apparition du *Trouvère*, Verdi était considéré par le public français comme un compositeur de rang inférieur ; mais quand l'ouvrage fut donné à Paris, son talent ne tarda pas à s'y naturaliser.

La seconde représentation de cette œuvre à laquelle d'aucuns trouvent des médiocrités, mais que le plus grand nombre admirent, parce que Verdi y a jeté à pleines mains des mélodies charmantes, des formes rhythmiques peu communes, a obtenu un succès complet.

M. Duc, après nous avoir donné samedi un *Eleazar* excellent, nous a donné hier soir un Manrique non moins bon, et le parterre a pu, mieux encore hier soir que samedi, admirer les qualités diverses de sa voix, dans son *Supplice infâme* ! il s'est joué du fameux *ut* que tant de ténors redoutent. Il a chanté en italien.

Mme Fœdor a été superbe d'un bout à l'autre du rôle de Léonore. Elle a fort bien détaillé les dernières phrases de Léonore mourante, phrases écrites dans un style palpitant.

M. Occellier est un artiste d'une correction grande ; jamais ne cherche-t-il à produire des effets d'un goût douteux, en se livrant à un chant outrancier ; en d'autres mots nous dirons qu'il est invariablement vrai, qu'il exprime la tendresse ou la passion. Il a dit avec infiniment d'art son air : *Son doux regard* dans lequel la force et la grâce s'allient, et que coupe un rhythme qui ne manque pas d'originalité. Dans le médium, sa voix avait une tendance à se légèrement voiler.

Ce soir, l'Opéra rouvrira ses portes à une foule nombreuse, à l'occasion de la représentation généreusement offerte par M. Breton à l'Union Française.

Cette œuvre, dont le caractère est à la fois patriotique et philanthropique, n'a pas besoin qu'on plaide sa cause auprès de notre public. Elle n'est pas née d'hier, et depuis qu'elle est au monde, son utilité n'a fait que s'affirmer. Si vous nous demandiez pourquoi nous l'aimons, cette Union, nous vous dirions que c'est parce qu'elle joue le double rôle de Providence et d'Educatrice. Aux vieux qui s'inclinent vers la tombe et pour qui le sort n'a eu que des cruautés, elle se montre secourable; elle les aide à porter leurs vieux ans dans une douce quiétude; aux jeunes, elle donne cette arme puissante avec laquelle on engage les luttes de la vie: l'Instruction.

Et puis encore, n'est-elle pas à nos yeux, cette Union, comme la plus suave émanation d'un cœur qui était capable de toutes les tendresses, de toutes les générosités ? celui de M. François Tujague.

La recette à la porte, ce soir, sera fructueuse, abondante ; c'est notre espoir, c'est notre conviction. La jouissance que procurera le spectacle à tous ceux qui assisteront sera plus grande encore quand ils songeront que l'Union les a associés à elle pour une fois dans l'accomplissement de sa noble mission.

LAURE NIBETTE.

THEATRE AUDUBON.

Si ancien qu'il soit à la scène ce vieux mélodrame anglais, "Silver King", attire toujours la foule au théâtre Audubon. Tout l'honneur en cette affaire revient à la troupe Aubrey et surtout à M. M. Snow et à Miss Dal Glish. Tous les deux, du reste, sont parfaitement secondés par leurs partenaires.

THEATRE TROCADERO.

Au théâtre Trocedero, l'excellente troupe de Bijou Theatre fait toujours plaisir et attire la foule des curieux.

La direction nous annonce l'arrivée d'une nouvelle troupe burlesque qui débutera au commencement de la semaine prochaine.

GRAND OPERA HOUSE.

"Les Danites" passent à bon droit pour être un des meilleurs drames de la scène américaine. Le succès que vient encore de remporter cette pièce au Grand Opera House en est une nouvelle preuve. Hier encore la foule était énorme au théâtre de la rue du Canal.

THEATRE CRESCENT.

Ce joyeux théâtre vient encore de commencer une brillante semaine. "Naughty Anthony" obtient tous les succès que remportent généralement les pièces réellement gaies de M. Belasco. Auteur, acteurs et direction n'auront qu'à se féliciter de cette fructueuse semaine.

A titre de curiosité, nous donnons ci-dessous une chanson patriotique écrite en 1831 par M. A. Magnin, et parue dans un recueil publié à la Nouvelle-Orléans la même année. Ce recueil fait partie de la bibliothèque du juge W. H. Seymour, un bibliophile qui possède des volumes précieux par leur ancienneté et connus de peu de personnes de la génération actuelle.

LA LOUISIANAISE —OU— LE HUIT JANVIER.

Dédié à tous les Soldats de 1815.

(JANVIER 1831.)

AIR :—T'en souviens-tu. (BÉRANGER.)

C'est aujourd'hui ! c'est le jour de bataille !
Les voilà donc ces hardis conquérans !
Qu'ont-ils trouvé ? le trépas !—la mitraille
A dévoré leurs bataillons sanglans :
Entendez-vous ce noble chant de gloire,
Bruyant refrain par l'écho répété :
De nos soldats c'est le cri de victoire,
Ecoutez : c'est le cri de liberté.

Tu contemplas cette race guerrière
Avec orgueil au jour de tes douleurs ;
J'ai vu bondir tes entrailles de mère,
France, un sourire a suspendu tes pleurs :
Lorsque ton aigle en volant sur l'orage,
Du haut des airs tombait précipité,
Tes fils vainqueurs sur un autre rivage
Vengeaient ta gloire au cri de liberté.

L'heure a sonné : viens briller sur le monde,
Astre divin, favorable aux mortels !
Aux doux rayons de ta clarté féconde,
Viens rallumer le feu des saints autels !
Aux rois alors dérobant leur vain foudre,
Les nations marchant à ta clarté,
Sur les débris de cent trônes en poudre,
Entonneront l'hymne de liberté.

—:o:—

Feuilleton —DE— L'Abeille de la N. O.

Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

par Georges Spitzmuller.

PREMIERE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE

XXV

RAVIE.

Suite.

Le pauvre garçon ne se pardonnerait point le mal que son étourderie, sa légèreté presque inconsciente lui avaient fait commettre.

Toujours il verrait le visage attristé de Toinette et la mignonne frimousse de sa fille....

Ce lui serait un regret et un remords éternels.

Le sous officier monta dans le train, l'esprit préoccupé, l'âme en souci.

°°°

Toinette s'était arrêtée derrière un bouquet d'arbres, guettant l'arrivée en gare, puis le départ du convoi.

Quand la locomotive siffla pour quitter la station, quand un panache de fumée blanche s'étendit, telle une plume gigantesque, sur le train qui partait, elle regarda fixement, de tous ses yeux, les wagons défilant au loin.

Une douleur concentrée emplissait ce regard.... Ce fut du désespoir, lorsque le dernier fourgon eut disparu.

C'était fini, bien fini pour la pauvre Toinette !....

Elle ne reverrait peut être plus ce Firmin tant aimé encore....

Ce Firmin que, par fierté coquette, elle avait tenu à humilier tout à l'heure en repoussant sa main.

Son orgueil de femme était satisfait, mais son cœur faisait un cruel, un déchirant sacrifice.

Longtemps, elle demeura ainsi, la gorge serrée, les yeux troubles, tournés dans la direction prise par le convoi, à présent invisible.

Le train emportait son rêve dans sa fuite vertigineuse, tuant son amour.

Il emportait son cœur.

Enfin Toinette parut rentrer en elle-même, et couvrant de baisers tous le front de la petite toujours endormie, elle reprit lentement le chemin du village.

II

MAUVAIS JOURS.

Le frère de Firmin, Thomas Brousquet, aimait depuis longtemps la jolie fille qu'était Toinette.

Il lui eût volontiers conté fleurette autrefois. Mais elle avait toujours ri de ses déclarations formulées avec la plus lamentable gaucherie.

Lorsqu'il sut sa faute et son malheur, il alla en toute assurance demander sa main.

—Elle n'a plus le droit d'être difficile, se dit le sabotier. Elle sera heureuse d'être ma femme.

Et, en effet, Toinette accepta avec reconnaissance le nom et le refuge que Thomas lui offrait.

Seule, sans nouvelles de Firmin, dénigrée de tous, elle trouvait un protecteur....

Orpheline dès l'enfance, Toinette avait vécu, jusque-là, de son travail aux champs. Ce maigre gain aurait été désormais insuffisant pour la faire vivre, elle, et sa petite.

Thomas possédait quelques biens : son métier de sabotier lui rapportait de bonnes journées

En venant à Toinette, il chassait la misère assise à la porte de son foyer lamentable.

Souvent, en contemplant sa fille, cet être fragile qui la remplissait d'une si ardente tendresse, Toinette avait frissonné en pensant que la mignonne créature aurait peut être faim un jour.

Maintenant, elle était tranquille. Thomas lui apportait l'aisance.

Elle n'aimait pas le sabotier, mais elle serait honnête et fidèle.

Et qu'importait qu'elle souffrît elle même ? L'avenir de Sidonie était assuré....

Un mois après, Toinette s'unissait à Thomas Brousquet.

***

Les débuts du ménage furent relativement heureux.

Mais la sauvage passion de Thomas se refroidit bientôt.

De vieilles habitudes de cabaret, abandonnées un instant, reparurent au bout de quelques mois.

Thomas devint un ivrogne invétéré....

Campagnard fruste, son fond de méchanceté s'exaltait quand il buvait, et cela lui arrivait souvent.

Alors, rendu furieux par l'ivresse, il se laissait aller à toute sa violence native.

Et c'étaient d'effroyables scènes où sa femme épouvantée, subissait d'amers reproches, de grossières injures, où les coups pleuvaient comme grêle sur la mère et sur l'enfant.

Tout d'abord, il avait accepté et reconnu la petite de bonne grâce.

Mais bientôt il la prit en grippe et tout lui fut prétexte à la brutaliser.

La vie de Toinette et de Sidonie devint un long martyre.

Fatalement, la gêne entra dans le ménage avec l'inconduite de Thomas.

Celui-ci ne travaillait plus, passant ses journées à l'auberge. On dut vendre ses quelques propriétés pour payer les dettes de cabaret.

Au bout de deux ou trois ans, c'est à peine si, la bande noire des hommes de loi passée, il resta deux grabats et quelques hardes.

Le ménage, ruiné, s'installa dans une masure abandonnée, la cabane des Oseraies, située au milieu d'une plantation naturelle d'osiers, au bord de la rivière.

On y vécut misérablement.

Toinette, vieillie, les joues hâves, s'évertuait à confectionner des paniers dont le produit servait à donner la becquée à Sidonie.

Thomas, lui, buvait toujours et s'abrutissait par l'alcool. Ses épouvantables colères faisaient trembler, à présent, la pauvre femme et son enfant.

La petite, pourtant, grandissait. Elle devenait charmante.

C'était un sourire au milieu de cette détresse.

Craintive et muette lorsque se trouvait là celui qu'elle croyait être son père, elle devenait causeuse et câline dès qu'elle restait seule avec sa maman chérie.

Les enfants devinent les souffrances de ceux qui les aiment. On eût dit que la pauvre mignonne cherchait à faire oublier à sa mère, à force de caresses, les mauvais moments.

Le malheur la mûrissait.

Toinette puisait dans l'amour de sa fille l'énergie morale nécessaire pour résister à son chagrin.

Le gentil babil de l'enfant, dans les heures où Thomas était loin, la réconfortait, lui faisait oublier les privations, les souffrances et les dégoûts qui ébranlaient sa santé et brisaient son cœur.

Bientôt les charges du ménage s'accrurent par la naissance d'un petit garçon.

Alors, la vie, en la branlante cabane, devint un enfer. Les scènes cruelles, les injures et les mauvais traitements accablaient Toinette.

Cent fois, elle souhaita mourir.

La vue seule de ses enfants la rappelait à la patience....à la résignation.

Sidonie était grandelette,—sept ans déjà,—bonne, intelligente et pleine de cœur aussi : une petite femme presque, mais qui, faible arbuste, avait besoin d'un soutien.

Et le nouveau-né, ce petit Antoine,—Toinet pour sa mère,—celui-là ne pouvait non plus se passer d'elle.

Il fallait donc vivre et tout endurer pour ces deux innocents.

Ah ! si du moins l'infortunée avait pu les protéger, les empêcher de tremper leurs lèvres dans l'amer calice !

Elle eût voulu souffrir plus encore elle-même et alléger d'autant leur destinée ingrate.

Sublime abnégation maternelle !....Les mères sont aussi généreuses dans la joie qu'avares dans la douleur. Elles partagent la première et voudraient garder pour elles seules la seconde.

Le cœur de Toinette, l'humble et rustique femme possédait ces trésors de délicatesse et de dévouement qui s'alimentent à une source éternelle : l'amour profond, absolu pour les êtres auxquels on a donné le jour,—ces êtres qui sont la chair de notre chair, le sang de notre sang.

Hélas ! avec un homme comme Thomas, l'avenir épouvantait la malheureuse Toinette en raison du triste présent.